

Pierre Alferi

Les Jumelles

**PIERRE
ALFERI**

P.O.L

Les Jumelles

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Les Allures naturelles, 1991.
Le Chemin familial du poisson combattif, 1992.
Kub Or (avec Suzanne Doppelt), 1994.
Fmn, 1994.
Sentimentale journée, 1997.
Le Cinéma des familles, 1999.
La Voie des airs, 2004.
Des enfants et des monstres, 2004.
Ça commence à Séoul (avec Jacques Julien), DVD,
2007

chez d'autres éditeurs

Guillaume d'Ockham. Le Singulier, Minit, 1989.
Chercher une phrase, Christian Bourgois, 1991.
Cinépoèmes et films parlants (DVD de dix courts
métrages), Les laboratoires d'Aubervilliers, 2003.

Pierre Alferi

Les Jumelles

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2009
ISBN : 978-2-84682-309-8
www.pol-editeur.fr

1

Le jeudi neuf avril deux mille neuf aux alentours de dix-neuf heures trente, Horacio Picq quitta la salle de lecture du fort Tremor (Côtes-d'Armor), située à moins quinze mètres d'altitude au niveau « Oubliettes », avec la ferme intention d'attraper le train de huit heures pour la capitale. La température de la crypte – longue et humide comme l'intestin d'un Léviathan – n'excédant pas quinze degrés, il avait hâte de transiter par le tube surchauffé de l'omnibus Guingamp-Paris et de somnoler quelques heures, la

joue collée au skaï de la banquette, avec le sentiment du devoir accompli.

Il se représentait avec délice la banlieue résumée à des constellations de lampadaires toujours plus denses, la pluie horizontale de phares sur le périphérique, et puis les nébuleuses d'enseignes fendues par le taxi qui le conduirait de la gare Montparnasse jusqu'à son galetas des quartiers nord. Enlacé par la foule endormie sous le pointillé de lumières, il allait bientôt pénétrer de nouveau dans la vie, la vraie, celle de la ville. Mais, lorsqu'il émergea de la trappe à degrés de granit dans la cour, il dut plisser les yeux. Il fut pris d'un léger vertige. Une giboulée de neige l'avait entièrement recouverte, ainsi que les toits en pente douce de l'édifice cléricomilitaire. Par contraste avec le ciel sombre où clignaient déjà quelques astres, la Terre semblait phosphorescente.

Le silence n'était entamé que par les sifflements d'un vent glacial et un craquement lointain, intermittent – scritch... scrutch... Picq l'attribua sans hésiter à la cuisinière du fort, dont l'« hôte d'accueil » lui avait chanté les louanges en le ramenant de la gare. Elle s'employait évidemment à casser en deux des endives sur son genou. Poussait-elle le zèle jusqu'à les récolter elle-même dans les méandres souterrains, qui se seraient prêtés aussi bien à la culture de l'asperge, du salsifis, du champignon de Paris ou autre légume albinos? Il marchait vers le pont-levis en considérant que l'hiver, par un enneigement incongru, lui faisait ses adieux, et qu'il ferait les siens sans regrets à ce microclimat maudit, lorsqu'il aperçut à l'autre bout de la cour la silhouette de l'« hôte d'accueil ». Ses pas dans la neige avaient donc suscité l'image endives-genou. Maintenant qu'il pouvait les

voir, leur impression sur la surface crissante évoquait plutôt des agrafes plantées dans du polystyrène.

Dès que leurs rails se furent rejoints, le jeune homme annonça, l'air navré, que la soudaineté de la neige avait causé le déclenchement d'un plan préfectoral portant le nom d'une couleur chaude, dont la première mesure était l'interdiction de toute circulation motorisée, qu'elle fût routière ou ferroviaire. À l'aube du lendemain seulement pourrait en effet commencer le salage des voies carrossables. Picq n'eut pas le réflexe ni le front de prétendre que son besoin pressant de vider les lieux constituait un cas de force majeure. Avec une bonne grâce apparente il accepta l'invitation à passer la nuit dans une chambre d'hôte.

Avec lui les corvées, comme si la vie lui supposait une longévité prodigieuse, jouaient les prolongations. Après une bonne décennie d'errance, il lui avait fallu un an de comédie pour réactiver à Paris ses activités d'activiste en simulant de studieuses études d'étudiant ou des recherches recherchées de chercheur. Et maintenant une banale consultation de planches anciennes pour étoffer un peu son fantôme de mémoire se transformait en randonnée avec bivouac sous roche. Il avait

hâte de retrouver ses camarades de la Société centrale. Mais, plus qu'un retard d'une journée, a priori sans conséquence, l'incommodait l'obligation de jouer jusqu'au lendemain les rats de bibliothèque. Au moins n'avait-il pas à craindre d'être démasqué. Pour les plus sourcilleux il pouvait produire l'accréditation glissée dans sa poche par un camarade étudiant et voleur de tampons.

Ce vrai-faux document le présentait comme « doctorant ». Il était supposé conduire, sous la supervision d'un professeur émérite qu'il avait choisi centenaire, des travaux sur l'architecture militaire. À la mode académique, son mémoire portait un titre faussement simple et un sous-titre faussement savant : « Le point faible – *Esthétique et poliorcétique dans les tracés d'enceinte du dernier Vauban* ». Outre une raison sociale, cette couverture

lui fournissait un prétexte pour mettre au point un prototype de barricade adapté à l'évolution de l'urbanisme et des stratégies policières. Or, le fort Tremor était la dernière construction du maréchal visionnaire, qu'il avait bizarrement située en rase campagne, sur les ruines d'une abbaye. La seule fonction qu'on avait su attribuer à ce lugubre bâtiment, après deux siècles d'abandon, était l'archivage de ses propres plans et de la correspondance pléthorique de leur auteur, ainsi que la collection des ouvrages consacrés dans toutes les langues à l'art des fortifications. La « Fondation du Fort » hébergeait donc, pour quelques heures ou quelques jours, les rares explorateurs de ce domaine. Ce jour-là, Picq en était l'unique visiteur.

Après avoir interprété sa partition pour agrafeuse et polystyrène jusqu'au bout de

l'aile opposée à la bibliothèque, Picq régla de nouveau son pas sur celui de l'« hôte d'accueil » pour qu'ils sonnent en cadence sur les dalles d'un couloir humide assez mal éclairé. Il lui sut gré de ne poser aucune question sur ses travaux. Ce garçon facétieux claqua des talons au deuxième tournant. Il fit jouer une clé dans la serrure d'une porte qu'on ne pouvait que deviner au fond d'un vestibule plongé dans la nuit, puis il invita Picq d'un geste à pénétrer le bloc de lumière qui s'offrait à lui.

Picq remercia son guide, lui demanda de le réveiller à sept heures pour qu'il puisse prendre le premier train, et ferma derrière lui le loquet, encore ébloui par la neige, qui, à l'unique fenêtre, lui jetait au visage l'éclat de la lune. En se tournant il sur-sauta. Dans le coin extérieur de chacun de ses yeux, une petite silhouette, un ruban

d'ombres s'étaient mus. Il se figea, avança lentement le menton vers la gauche, puis vers la droite, reprit son souffle, essuya du bout de ses doigts les gouttes de sueur glacée qui perlaient sur son front. Il se voyait en dix mille exemplaires, en rang, insensiblement réduit et poussé en avant d'une cellule à l'autre, tout comme, enfant, il s'était découvert, terrifié par ce régiment de sosies, sur les deux murs vitrés du hall, dans l'immeuble où sa mère l'emmenait goûter chez une vieille tante. De part et d'autre de la porte – seuls ornements aux murs – deux minces miroirs se faisaient face.

La chambre avait gardé l'austérité de la cellule monastique. Elle devait d'ailleurs être, en temps normal, plutôt sombre. Face à lui le lit ressemblait à un lit. Calé dans le coin gauche, le long du mur du fond plus long

que les murs latéraux, il était jouté par une table de nuit en mélaminé blanc. Curieusement décollée du mur de gauche trônait une cabine de douche hermétique en verre dépoli. Aucun paravent ne dissimulait les toilettes et le lavabo surmonté d'un miroir. À droite, un bureau noir et sa chaise assortie avaient été placés face à la fenêtre, qui donnait sur la cour, et d'où l'on voyait aussi bien les arcades de l'aile opposée que, à gauche, le double escalier, le porche et les portes vitrées du bâtiment principal.

Picq se coucha sur-le-champ pour se réchauffer. Il éteignit l'ampoule qui lui pendait à la verticale du nombril, bien décidé à ignorer le défilement des heures qui le séparaient du retour. Il se consola en songeant qu'il donnait parfaitement le change. Les fondés de la fondation avaient avalé son histoire et validé son accréditation bidon,

victimes, non pas des apparences, mais de leur entêtement à y lire une identité. Pour eux je suis le énième exemplaire d'un type, se dit Picq, ils n'ont aucune idée de qui je suis. Mais – poum – il entendit le choc d'une presse à bras, suivi de – gling – un arpège métallique. Il sentit du noir et du gris. C'était l'encre, le métal. Il se souvint que s'il avait suivi la voie de ses études il serait aujourd'hui typographe au chômage. Tant de routes évitées pour parvenir dans cette chambrette ! Il n'eut plus froid. Sous sa joue le drap rêche devint léger comme du papier japonais. La « mise ». De tout petits rectangles doux que l'on dispose à l'endroit d'une lettre pâlotte pour qu'elle sorte, que l'on dispose sous le papier, sous la feuille qui supporte la page – une princesse au petit pois. Des syllabes surgirent en transparence, les unes remontant sous les autres, les recouvrant, puis s'effaçant

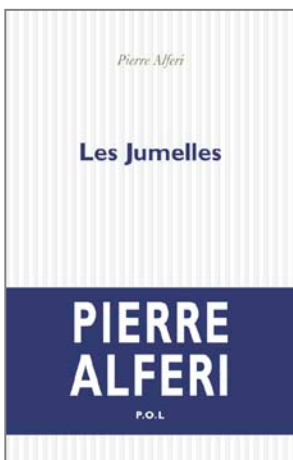
sous les suivantes. Il perdit lentement connaissance, rêvant de lettres. Et, douze heures d'affilée, il dormit d'un sommeil de plomb.

Au réveil il faisait grand jour et grand froid dans la chambre. La neige avait fondu sans laisser de traces. La pierre semblait prête à se fendre. Les flaques étaient prises en photo. Unique mouvement, de l'autre côté de la cour : buée qui sort d'un vasistas. Sur la table de chevet Picq vit dix heures au cadran de sa montre. Tandis qu'il se frottait les yeux, trois vérités cuisantes s'imprimèrent dans son crâne empli de pâte à pain. Il avait raté le premier train. Une nuit d'isolement avait suffi pour que son corps, tel un

spéléologue piégé, perde la notion du temps. Plus grave, il avait dépassé l'heure légale du petit déjeuner, au risque de se voir refuser le café dont il avait si grand besoin. Il est vrai que le jour semblait éclairer moins que les rayons lunaires dans la neige de la veille, et qu'il n'y avait toujours pas le moindre bruit. Le bâtiment central du fort, à la lumière d'un nouveau jour, avait l'air presque hospitalier. Picq se hâta de s'habiller et fit jouer le loquet. Mais le bouton de la porte bascula en vain à gauche comme à droite. Il le secoua vigoureusement, et sa main comprit en tremblant, téléportée par le choc de sa découverte dans un film d'espionnage, que la serrure s'était verrouillée en l'absence de toute clé.

Picq appela. Picq attendit. Pas un bruit de pas ni de porte. Pas une voix, pas un moteur. Pas même un pépiement, tellement

N° d'éditeur : 2089
N° d'édition : 166533
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mars 2009
Imprimé en France



Pierre Alferi
Les Jumelles

Cette édition électronique du livre
Les Jumelles de PIERRE ALFERI
a été réalisée le 22 novembre 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2009 par Laballery
(ISBN : 9782846823098)
Code Sodis : N44034 - ISBN : 9782818003756
Numéro d'édition : 166533